

l'hôtel de Coulange. On aurait dit qu'il ne pouvait plus vivre loin de son nouvel ami. Il s'était mis gracieusement à la disposition du marquis, et comme il avait une certaine intelligence des affaires, il put lui rendre une infinité de petits services.

Il savait que M. de Coulange avait fait une forte brèche à sa fortune, mais il découvrit bientôt, avec la plus vive satisfaction, que le mal était déjà en grande partie réparé.

Après trois ans et demi passés à courir les mondes et voulant se faire une vie nouvelle le marquis se trouva dès son retour à Paris dans un véritable isolement. Pour le moment Sosthène était son unique ami, il en fit son confident. M. de Perny eut beaucoup de peine à cacher sa joie en apprenant que M. de Coulange s'ennuyait, qu'il y avait un grand vide dans son cœur, qu'il était libre de tout engagement antérieur et qu'il serait disposé à se marier. L'heure d'agir était venue.

Un jour que le marquis était allé faire une visite à Madame de Perny, celle-ci lui dit :

— Monsieur le marquis, j'ai promis à ma fille que Sosthène et moi nous irions la voir aujourd'hui à sa pension ; si je ne craignais pas d'être indiscret, je vous prierais de nous accompagner.

— Mais c'est une nouvelle preuve d'amitié que vous me donnez, madame, répondit-il vivement, je n'ai pas encore l'honneur de connaître mademoiselle de Perny, je serai heureux de lui être présenté.

La mère et le fils échangèrent un rapide regard d'intelligence.

La voiture du marquis était en bas. En un clin d'œil madame de Perny fut prête. On partit.

Il arriva ce que M. de Perny avait prévu. Le marquis fut frappé de la merveilleuse beauté de la jeune fille ; l'impression alla droit à son cœur et fut aussi profonde que rapide.

En sortant du pensionnat il était déjà préoccupé, rêveur. En chemin il répondit à peine aux paroles qui lui furent adressées. M. de Perny était d'une gaîté folle, madame de Perny observait l'ami de son fils, et restait grave comme il convient à une mère de famille soucieuse de ses devoirs envers ses enfants.

— Mathilde a déjà seize ans et demi, dit-elle au marquis : maintenant que son éducation est achevée je vais la faire sortir du pensionnat : et tout de suite il va falloir songer à son avenir, à son bonheur, la chère enfant !

Le jeune homme se contenta de répondre par un mouvement de tête.

Quand le marquis eut quitté madame et M. de Perny, la mère dit à son fils :

— Tu ne t'es pas trompé, Sosthène, nous tenons M. de Coulange. Dans quatre ou cinq jours il reverra Mathilde et avant que deux semaines se soient écoulées il la demandera en mariage.

Sosthène se mit à rire, ce qui voulait dire qu'il pensait absolument comme sa mère.

Quinze jours plus tard, éperdument épris de Mathilde, le marquis de Coulange venait trouver madame de Perny et lui demandait la main de sa fille.

Madame de Perny parut extrêmement surprise et eut beaucoup de peine à se remettre d'une émotion admirablement simulée. Le trouble, le jeu de la physionomie, l'expression du regard, la larme à l'œil, rien ne manqua à la comédie.

— Excusez-moi, monsieur le marquis, dit-elle, je m'attendais si peu... Ma fille, son frère et moi, nous sommes très honorés de la demande que vous venez de m'adresser ; malheureusement ce mariage n'est pas possible.

— Avez-vous donc déjà promis la main de mademoiselle Mathilde ? interrogea le jeune homme d'une voix tremblante.

— Non, monsieur le marquis.

— Alors madame...

— Vous allez comprendre. Ma fille n'est certainement pas sans mérite, elle est intelligente, instruite, bien élevée ; notre famille est des plus honorables, mais de petite noblesse, monsieur le marquis, et entre vous et nous il y a une si grande distance.

— Je comprends, madame, oui, je comprends à quel sentiment plein de délicatesse vous obéissez en ce moment ; mais c'est assez, ne me dites plus rien. Depuis longtemps, j'ai su m'affranchir de beaucoup de préjugés et quand il s'agit du bonheur de ma vie, je consulte avant tout ma raison et mon cœur.

— Je vous en prie, monsieur le marquis, permettez-moi de continuer. Depuis une dizaine d'années nous avons été cruellement frappés ; ma fortune et celle de mes enfants ont été englouties ensemble dans une catastrophe financière. Si nous ne sommes pas aujourd'hui dans la misère, c'est grâce à une rente viagère que je dois autant à la bonté qu'à la prudence d'une vieille parente que j'ai perdue. Monsieur le marquis, ma fille n'a pas de dot.

— Oh ! madame.

— Je devais vous dire la vérité. En réalité nous sommes pauvres, et, si malheureusement je venais à mourir, mes chers enfants se trouveraient dans une position affreuse.

Le marquis était vivement ému. Il s'empara d'une des mains de madame de Perny et lui dit d'une voix grave :

— Rassurez-vous, madame, ce que vous semblez redouter n'arrivera point, vous vivrez pour vos enfants. Si, comme j'en ai l'espérance, ma demande est agréée par mademoiselle de Perny, je réparerai autant que je le pourrai, envers vous et votre fils, les injustices de la fortune. Dieu merci, je suis assez riche pour ne point voir la question d'argent dans le mariage. C'est une compagne, une femme à aimer que je veux, non une dot !

— Ainsi, monsieur le marquis, vous persistez ?...

— Je vous supplie, madame, de vouloir bien présenter dès demain à mademoiselle de Perny la demande que je viens d'avoir l'honneur de vous faire.

— Ma chère Mathilde ! murmura madame de Perny.

Elle laissa échapper un sanglot et passa vivement son mouchoir sur ses yeux comme pour essuyer ses larmes.

En déclarant au marquis quelle était sa situation réelle et celle de ses enfants, madame de Perny lui avait dit la vérité. Toutefois, elle avait parlé d'une catastrophe financière qui n'existe pas dans son imagination. Certes, elle s'était fort bien gardée d'avouer que toute sa fortune, — plus de six cent mille francs, — avait été dévorée par son fils. Ce qu'une mère vraiment digne de ce nom aurait sauvé, la dot de sa fille, avait servi comme le reste à payer les dettes et les folies du jeune débauché.

Madame de Perny était idolâtre de son fils. Elle n'avait jamais eu la force de lui adresser un reproche, elle n'avait jamais su lui rien refuser. Dans sa tendresse aveugle, elle avait été aussi coupable que faible. Ne pensant qu'à son fils, ne voyant que lui, ne s'occupant que de lui, sa fille lui était à peu près indifférente. Du reste, elle ne l'avait jamais aimée. Il y a des coeurs qu'une seule amitié peut absorber ainsi.

Mathilde avait à peine vécu quatre ou cinq ans avec sa mère, après être sortie des bras de sa nourrice. Madame de Perny la mit en pension de bonne heure pour s'en débarrasser. Et si elle avait pu rester au pensionnat et yachever son éducation, c'est que cette vieille parente qui avait eu pitié de sa mère, en lui assurant une rente viagère, avait eu l'heureuse inspiration de payer d'avance et jusqu'à ce qu'elle eût atteint l'âge de dix-huit ans, les trimestres de sa pension.

Mathilde allait devenir, à son tour, à son insu, de la part de sa mère et de son frère, mais sans qu'ils y eussent jamais songé peut-être avant que Sosthène eût rencontré le marquis de Coulange, l'objet d'une spéculation odieuse.

Le lendemain de la demande du marquis, madame de Perny alla chercher sa fille au pensionnat.

Mathilde apprit avec un grand étonnement, mais sans joie, qu'elle venait de sortir de sa pension pour n'y plus rentrer.

Le soir même, en présence de son frère, madame de Perny lui dit :

— Ma fille, je ne veux pas attendre à demain pour vous parler d'un bonheur inespéré qui nous arrive. Il s'agit d'une chose importante et très sérieuse où vous êtes la première intéressée.

La jeune fille ouvrit de grands yeux étonnés.

— Ma fille, continua madame de Perny, M. le marquis de Coulange nous fait l'honneur de vous demander en mariage.

La jeune fille rougit subitement et ses yeux se fixèrent à ses pieds.

— Mathilde, vous ne me répondez pas, fit madame de Perny : comment dois-je interpréter votre silence ?

— Mon Dieu, ma mère, répondit la jeune fille d'une voix hésitante, je ne sais pas ce que je peux dire. Je n'ai pas encore dix-huit ans ; il me semble que je suis bien jeune pour être mariée.

— Ma sœur, répliqua Sosthène, quand une jeune fille de ton âge trouve un mari elle s'empresse de le prendre ; elle n'est pas assez sotte pour lui dire : Vous repasserez quand je serai vieille. Si tu n'as pas d'autres raisons...

— Je connais à peine M. le marquis de Coulange.

— Vous l'avez vu trois fois, dit froidement madame de Perny.

— Tu n'ignores pas qu'il est mon ami, ajouta Sosthène.

— Mathilde, est-ce que M. le marquis vous déplaît ? demanda madame de Perny.

— En aucune façon, ma mère.

— Parbleu, j'en étais sûr, s'écria joyeusement Sosthène ; ma sœur sait que chez une jeune fille la réserve est une grâce ; elle a raison de ne pas nous dire tout de suite qu'elle est enchantée... Ah ! dame, parmi ses amies de pension il n'y en aura pas beaucoup qui auront, comme elle, un superbe hôtel à Paris, plusieurs châteaux en province, et le bonheur de s'appeler madame la marquise.

— Mon frère, répondit Mathilde d'un ton pénétré, un hôtel, des châteaux, un titre, cela peut donner satisfaction à un sentiment de vanité ou d'orgueil ; mais il y a autre chose de plus sérieux et de plus grand dans le mariage.

— Hein ! fit madame de Perny dont les sourcils se froncèrent. En vérité, continua-t-elle, on donne aujourd'hui aux jeunes filles une